

« C'EST UN MÉTIER D'HOMME » une comédie faussement grandiloquente à mourir de rire.

David Migeot et Denis Fouquereau dessinent une vingtaine de portraits en majorité d'hommes, drôles presque malgré eux. Un spectacle déjanté et plaisamment cocasse né d'une collaboration avec Hervé Le Tellier, membre de l'Oulipo (Ouvroir de Littérature Potentielle) dont sont tirés les textes de la pièce.

Au centre de la scène, une table et deux chaises, un micro sur pied, un vidéoprojecteur, un ordinateur, un tableau blanc sur lequel des images peuvent être projetées. S'agit-il d'une conférence ou d'une pièce de théâtre ? Le dispositif scénique crée l'ambiguïté, mais les doutes se dissipent : nonchalamment, un premier comédien à l'allure banale vient s'asseoir, face public, suivi du second, entièrement vêtu de sa combinaison de ski. Instantanément, le rire s'empare de la salle, provoqué par un jeu de regards et d'adresses qui brise le mur imaginaire séparant les comédiens des spectateurs. Ils deviennent alors complices du duo truculent et artificiellement viriliste formé par David Migeot et Denis Fouquereau.

En incarnant des personnages essentiellement masculins tous plus extravagants et sûrs d'eux les uns que les autres, les deux comédiens, entre ironie et ridicule, font la démonstration de ce qu'est « un métier d'homme » en reprenant toujours la même tirade, adaptée selon le caractère de celui qui est joué. Toute la mise en scène s'est construite autour de cette contrainte formelle qui renvoie aux contraintes d'écriture que s'imposent les Oulipiens. La déclinaison en 13 métiers de l'incipit d'« Autoportrait du descendeur », courte nouvelle des *Athlètes dans leur tête* de Paul Fournel, devient comique. Ainsi, sur scène ou à l'écran, dans la salle ou en coulisses, les acteurs se relaient en une succession de rôles très variés – le psychanalyste, le buveur, le professeur, le tyran, l'écrivain, et ainsi de suite -, illustrant toujours leur propos avec un humour très décalé et d'innombrables accessoires : costumes colorés, fonds musicaux, jeux de lumières et autres effets de théâtre. Cette surenchère participe au registre burlesque de la pièce, qui semble mettre en abyme le théâtre lui-même, condensant toutes ses possibilités techniques et artistiques au sein d'un même spectacle.

La performance des acteurs est épatante. Ils transforment corps et voix pour passer d'un personnage à un autre en un clin d'œil. Le spectateur constamment pris à parti est à la fois amusé et touché, voire peut-être dérangé par certains protagonistes de ce défilé qui l'emmène de surprise en surprise. La pièce, grâce au maniement de la langue, porte un regard poétique mais aussi critique sur les situations qu'elle tourne en dérision. En écho à l'actualité, les auteurs de ces figures parfois très caricaturales abordent des sujets de société sensibles et pour certains polémiques : alcoolisme, pandémie, religion, féminisme, terrorisme, tout y passe.

Pourtant, le lien entre tous ces éléments enchaînés s'avère parfois confus, d'autant qu'ils sont traités de manière inégale. Pleinement assumé sur scène, le propos l'est moins quand les comédiens ont recours à la vidéo pour interpréter le féministe puis le terroriste, semblent soudainement se cacher. Comme pour accentuer la confusion et l'effet volontairement décousu, la pièce s'achève sur deux personnages « sans queue ni tête » : des « terminateurs de spectacle » vêtus de costumes de gorilles et accompagnés d'un extrait de *2001, l'Odyssée de l'espace*, le film de Kubrick. Une façon de sortir le grand jeu pour aller encore plus loin

dans l'auto-dérision et combler l'absence d'une véritable chute à cette comédie trépidante qui ridiculise la folie des grandeurs.

Carlotta Penquer-Yalamow

Au Théâtre du Rond-Point jusqu'au 04 décembre 2022.